SIMENON

37

La vieille dame de Bayeux



GEORGES SIMENON

La Vieille dame de Bayeux

Maigret XXXVII



Gallimard

Chapitre 1

— Asseyez-vous, mademoiselle, soupira Maigret en retirant à regret sa pipe de la bouche.

Et il jeta à nouveau les yeux sur le billet du magistrat qui disait : Affaire de famille. Entendre Cécile Ledru, mais n'agir qu'avec la plus grande circonspection.

C'était à Caen, à l'époque où Maigret avait été envoyé là-bas pour réorganiser la brigade mobile. Il n'était pas encore habitué à cette province âpre et secrète et s'y sentait les coudées beaucoup moins franches que dans son bureau du quai des Orfèvres.

Cette note encore le déroutait : Affaire de famille… plus grande circonspection…

Cela signifiait-il qu'il allait tomber, une fois de plus, sur la famille de quelque haut fonctionnaire ou de quelque personnage considérable de la région ? C'était inouï ce que, dans le pays, les gens en place avaient de cousins, de beaux-frères ou de belles-sœurs ayant mal tourné !

— Je vous écoute, mademoiselle Ledru.

Elle était plutôt bien, Mlle Cécile, et même très bien, avantagée, il est vrai, par un vêtement noir qui poétisait son teint naturellement pâle et mat.

— Votre âge ?

— Vingt-huit ans.

— Profession ?

— Je suppose qu'il vaut mieux tout vous expliquer, pour que vous compreniez ma situation. J'étais orpheline et j'ai débuté dans la vie, à quinze ans, comme petite bonne à tout faire. J'avais encore mes cheveux dans le dos et je ne savais ni lire ni écrire…

C'était d'autant plus étonnant que la personne que le commissaire avait devant lui possédait un air de distinction assez marqué.

— Continuez, je vous en prie…

— Le hasard m'a placée chez Mme Croizier, à Bayeux. Vous en avez entendu parler ?

— J'avoue que non.

Tous les mêmes, en province, s'imaginant que leurs personnages locaux sont connus du monde entier !

— Je vous parlerai d'elle après. Sachez seulement qu'elle s'est prise d'affection pour moi et qu'elle m'a fait étudier. Plus tard, c'est à titre de demoiselle de compagnie qu'elle m'a gardée auprès d'elle et elle voulait que je l'appelle tante Joséphine…

— Donc, vous habitez Bayeux avec Mme Joséphine Croizier ?

Les yeux de la jeune fille se voilèrent de larmes et elle dut avoir recours à son mouchoir pour les essuyer.

— Tout cela est du passé, dit-elle en reniflant. Tante Joséphine est morte hier, ici à Caen, et c'est pour vous dire qu'elle a été assassinée que…

— Pardon ! Vous êtes sûre que Mme Croizier a été assassinée ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Vous étiez là ?

— Non !

— Quelqu'un vous l'a dit ?

— Ma tante elle-même !

— Comment ! votre tante vous a dit qu'elle avait été assassinée ?

— Je vous en prie, monsieur le commissaire… Ne me prenez pas pour une folle… Je sais ce que je dis… Ma tante m'a répété maintes fois que, s'il lui arrivait malheur dans la maison de la rue des Récollets, mon premier soin devrait être d'exiger une enquête…

— Un instant ! Quelle est cette maison de la rue des Récollets ?

— La maison de son neveu, Philippe Deligeard… Tante Joséphine était venue passer quelques semaines à Caen pour se faire soigner les dents car, à soixante-huit ans, elle commençait seulement à en souffrir… Elle était descendue chez son neveu et j'étais restée à Bayeux parce que Philippe ne m'aime guère…

Sur un bout de papier, Maigret nota : *Philippe Deligeard*.

— Quel âge, ce neveu ?
— Quarante-quatre ou quarante-cinq ans…
— Profession ?
— Il n’en a pas. Il avait de la fortune, celle de sa femme, mais je crois que depuis plusieurs années cette fortune n’existe plus qu’à l’état de souvenir. Le ménage n’en continue pas moins à habiter un hôtel particulier, rue des Récollets, et à avoir cuisinière, valet de chambre et chauffeur. Plusieurs fois, Philippe est venu à Bayeux supplier sa tante de lui prêter de l’argent.
— Elle en a prêté ?
— Jamais ! Elle répondait à son neveu qu’il n’avait qu’à prendre patience et attendre sa mort…
Tandis que la jeune fille parlait, Maigret arrangeait en esprit un petit résumé à sa manière.
D’abord, à Bayeux, dans une de ces rues calmes qui avoisinent la cathédrale et où les bruits d’un pas font tressaillir tous les rideaux des fenêtres, habitait Mme Joséphine Croizier, veuve de Justin Croizier.
Or l’histoire de sa fortune était à la fois macabre et drôle. Croizier, simple clerc d’avoué quand il s’était marié, était maniaque et sa manie était celle des assurances. Il passait son temps à signer des polices avec toutes les compagnies possibles et imaginables et chacun de se moquer de lui.
Une fois, une seule, il avait pris le bateau pour Southampton. La mer était mauvaise. Un coup de roulis avait envoyé Croizier si malencontreusement sur le bastingage qu’il s’était ouvert le crâne et sa veuve, peu après, avait été étonnée de toucher un million de diverses compagnies d’assurances.
Depuis lors, la seule distraction de Joséphine Croizier, dans sa sombre maison de Bayeux, était de gérer cette fortune qui s’était arrondie et de bavarder des après-midi entiers avec Cécile Ledru, sa protégée.
On prétendait que le million de jadis avait fait des petits et que, grâce à des placements heureux, Joséphine Croizier était à la tête de quatre ou cinq millions.

* * *

Philippe Deligeard, le fils de sa sœur, avait au contraire débuté fastueusement en épousant la fille d'un riche marchand de chevaux. Il avait meublé un magnifique hôtel particulier et sa maison passait pour une des mieux montées de Caen.

À l'encontre de sa tante, il avait fait des placements désavantageux et, d'après la rumeur publique, il y avait déjà trois ou quatre ans qu'il ne vivait que sur son crédit, empruntant chez les usuriers sur le futur héritage de sa tante.

* * *

— En somme mademoiselle Cécile, il n'y a aucune base sérieuse à votre accusation sinon que Philippe avait besoin d'argent et que la mort de sa tante lui en procurerait ?

— Je vous ai déjà dit que Mme Croizier elle-même a toujours prétendu que, si elle mourait rue des Récollets…

— Excusez-moi, mais vous devez savoir ce que valent ces craintes de vieilles femmes… Voulez-vous, maintenant, me mettre au courant des faits proprement dits ?

— Ma tante est morte hier, vers cinq heures de l'après-midi. On essaie de prétendre qu'elle a succombé à une crise cardiaque.

— Elle avait une maladie de cœur ?

— Comme tout le monde ! Pas de quoi en mourir…

— Vous étiez à Bayeux à ce moment ?

Il sembla à Maigret – mais ce n'était peut-être qu'une impression ? – que la jeune fille marquait une certaine hésitation.

— Non… J'étais à Caen…

— Je croyais que vous n'aviez pas accompagné Joséphine Croizier…

— C'est exact… Mais, avec l'autobus, il y a à peine une demi-heure de route entre Caen et Bayeux… J'étais venue faire certains achats…

— Et vous n'avez pas essayé de voir votre tante, puisque c'est ainsi que vous l'appeliez ?

— Je suis passée rue des Récollets…

— À quelle heure ?

— Vers quatre heures… On m'a répondu que Mme Croizier était sortie…

— Qui vous a fait cette réponse ?

— Le valet de chambre…

— Après avoir consulté ses patrons ?

— Non ! De son propre chef.

— Donc, il faut croire que c'était la vérité ou qu'alors on lui avait donné d'avance des instructions ?

— C'est ce que j'ai pensé.

— Où êtes-vous allée ensuite ?

— En ville. J'avais des tas de menues courses à faire… Puis je suis retournée à Bayeux et, ce matin, dans le journal de Caen que nous recevons, j'ai appris que ma tante était morte…

— Curieux…

— Vous dites ?

— Je dis que c'est curieux. À quatre heures de l'après-midi, quand vous vous présentez rue des Récollets on vous annonce que votre tante est sortie. Vous rentrez à Bayeux et, dès le lendemain matin, vous apprenez par le journal qu'elle est morte quelques minutes seulement, une heure au plus, après votre visite… Est-il exact que vous ayez porté plainte, mademoiselle Cécile ?

— Oui, monsieur le commissaire. Je n'ai aucune fortune, mais je donnerais le peu que je possède pour qu'on découvre la vérité et qu'on punisse les coupables…

— Une seconde ! Puisque vous parlez de votre situation financière, puis-je vous demander si vous comptez hériter de Joséphine Croizier ?

— Je suis sûre que je n'hériterai pas car c'est moi qui ai rédigé le testament et j'ai formellement refusé de toucher quoi que ce soit. Sinon, nul n'aurait voulu croire à mon désintéressement pendant les années que j'ai consacrées à ma bienfaitrice…

Elle était presque trop bien. Maigret avait beau l'observer, il ne trouvait pas le défaut de la cuirasse.

— De telle sorte que vous êtes sans un centime ?

— Je n’ai pas dit cela, monsieur le commissaire. Mme Croizier me payait comme demoiselle de compagnie. Étant donné que je n’avais pas de frais, j’ai pu mettre de côté une somme assez coquette qui me permet de voir venir… Cette somme, je la dépenserai entièrement s’il le faut pour que ma tante soit vengée…

— Vous permettez encore une question ? Philippe est l’héritier, n’est-ce pas ? En supposant qu’il soit prouvé qu’il a tué sa tante, il ne peut plus en hériter. Que deviendraient les millions ?

— Ils iraient à des œuvres de protection de la jeune fille.

— Mme Croizier s’intéressait à ces œuvres ?

— Elle avait pitié des jeunes filles et connaissait les dangers qui les entourent…

— Elle était très prude ?

Cécile hésita un moment, réfléchit.

— Très prude, oui !

— Un peu maniaque à ce sujet ?

— Presque…

— Je vous remercie, mademoiselle.

— Vous allez faire une enquête, n’est-ce pas ?

— Je vais me renseigner et, si besoin est… Au fait, où pourrai-je vous trouver ?

— Pendant les deux jours qui précéderont les obsèques, lesquelles auront lieu à Caen, je passe la plus grande partie de mon temps dans la chapelle ardente, rue des Récollets…

— Malgré Philippe ?

— Nous ne nous adressons pas la parole et je ne mets pas les pieds dans le reste de la maison. Je pleure et je prie… La nuit, je couche à l’Hôtel Saint-Georges…

* * *

Maigret finissait sa pipe en regardant avec de drôles de petits yeux la vaste maison grise, la porte cochère à anneau de cuivre, la cour d’honneur aux candélabres de bronze.

C'était ce qu'il appelait une affaire sans pipe, autrement dit une enquête se déroulant dans les endroits où le commissaire ne pouvait décemment pas garder son brûle-gueule à la bouche.

C'est pourquoi il fumait encore un peu, avant d'entrer, observant les gens qui allaient et venaient, des dames en noir, des messieurs très corrects, toute la haute bourgeoisie de Caen, en somme, qui venait présenter ses condoléances.

— Ça va être gai ! soupira-t-il en frappant enfin le fourneau de sa pipe contre son talon.

Et il entra comme les autres, passa devant le plateau d'argent plein de cartes de visite cornées, arriva au fond d'un couloir dallé de bleu et de blanc et, au-delà d'une grande porte tendue de noir, aperçut la chapelle ardente, le cercueil entouré de fleurs et de cierges, des silhouettes noires, debout ou agenouillées.

Rien que l'odeur de cire brûlée et de chrysanthèmes mettait tout de suite dans l'ambiance, et les chuchotements, les mouchoirs dont on se tamponnait les narines, un grand air de dignité que les gens ne prennent que devant la Justice et devant la mort…

Cécile Ledru était là, dans un coin, sur un prie-Dieu, le visage couvert d'un voile de crêpe assez fin pour qu'on pût distinguer ses traits réguliers et ses lèvres qui remuaient tandis que les doigts égrenaient un chapelet de jade.

Un homme, tout en noir, lui aussi, les yeux rouges, le visage irrégulier, regardait Maigret avec l'air de lui demander ce qu'il venait faire et le commissaire s'approcha de lui.

— Monsieur Philippe Deligeard, je suppose ? Commissaire Maigret. Si vous pouviez m'accorder un moment d'entretien.

Maigret eut l'impression que son interlocuteur lançait un assez vilain regard à la jeune fille avant de sortir de la pièce tendue de noir.

— Veuillez me suivre, monsieur. Mon bureau est au premier étage…

Escalier de marbre avec une très belle rampe forgée. Au mur du palier, un véritable Aubusson, puis un bureau Empire très vaste, aux trois fenêtres donnant sur un parc qu'on ne s'attendait pas à trouver aussi vaste en pleine ville.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Je suppose que cette fille continue ses manœuvres et que c'est à elle que je dois votre visite ?

— Vous parlez de Mlle Cécile Ledru ?

— Je parle en effet de cette intrigante de bas étage qui, pendant un certain temps, était parvenue à prendre un funeste ascendant sur ma tante… Un cigare ?

— Merci… Vous venez de dire pendant un certain temps… Dois-je comprendre que cet ascendant n'a pas duré ?

Maigret n'avait pas besoin d'examiner Philippe Deligeard qui, dans son deuil, était vêtu avec recherche. C'était le type même qu'on rencontre dans toutes les villes de province du grand bourgeois riche, et à la page, menant grand train, tenant par-dessus tout au décorum, à certains détails de toilette, à certaines façons de parler et de se tenir qui le distinguent du commun des mortels.

— Vous comprenez, monsieur le commissaire, qu'il me soit extrêmement pénible, extrêmement désagréable aussi, de recevoir, en des moments aussi douloureux, la visite d'un policier. Je répondrai néanmoins à vos questions, parce que je veux que cette affaire soit tirée au clair et que Cécile reçoive la punition qu'elle mérite…

— C'est-à-dire ?

— Comme votre précédente question me prouve que vous l'avez compris, ma pauvre tante n'a pas été dupe jusqu'au bout des airs patelins de cette fille et de son fameux dévouement désintéressé. C'est si vrai que, quand ma tante est venue passer un mois avec nous, nous lui avons proposé, pour ne rien changer à ses habitudes, d'héberger également sa demoiselle de compagnie, car la maison est assez grande… Or ma pauvre tante a refusé, nous confiant qu'elle en avait assez de cette fille et qu'elle cherchait un moyen de s'en débarrasser… Elle craignait seulement que, si elle opérait trop brutalement, Cécile n'essayât de se venger…

Cela vint malgré lui ! Maigret, pris par l'ambiance, murmura avec une ironie que son interlocuteur ne comprit pas :

— Que le monde est faux et méchant !

— Je disais donc que, tôt ou tard, ma tante se serait séparée de cette créature qui a essayé en vain de nous brouiller…

— Elle a fait ça ?

— En prétendant, entre autres choses, que j'avais des maîtresses… Nous sommes entre hommes, commissaire… À mon âge et dans ma situation, vous admettrez qu'il est naturel que… Discrètement, bien entendu ! En homme du monde… Évidemment, ma pauvre tante, entichée de vertu, ne pouvait pas le comprendre… Aussi sont-ce des détails dont il est inutile de parler aux vieilles gens…

— Cécile l'a fait ?

— Sinon, comment ma tante l'aurait-elle su ? Mauvaise manœuvre, d'ailleurs, de la part de cette fille perfide, car cela s'est retourné contre elle. Quand ma tante Joséphine a su que sa chaste demoiselle de compagnie recevait sous son toit, en cachette, un jeune homme dont le moins qu'on puisse dire est que sa famille n'est pas très honorable…

— Cécile avait un amant ?

Ou l'indignation de Maigret était réelle, ou elle était admirablement jouée. Il est vrai qu'il en profitait pour tirer sa pipe de sa poche avec un air parfaitement innocent, comme s'il oubliait l'endroit fastueux où il se trouvait et les havanes qui attendaient sur le bureau.

— Depuis deux ans ! Il y a deux ans qu'ils sont amants et qu'ils se retrouvent presque chaque nuit. Lui s'appelle Jacques Mercier. Il s'occupe d'une affaire de transports avec un ami, mais il est à noter que ses parents ont fait faillite voilà quelques années…

— Est-ce croyable ! Et vous l'avez dit à votre tante ?

— Bien entendu… Pourquoi ne l'aurais-je pas dit ?… N'était-ce pas mon devoir ?…

— Évidemment…

— Aussi ma tante était-elle décidée à mettre enfin Cécile à la porte… Encore une fois, seule la peur d'une vengeance la retenait… C'est pourquoi j'avais proposé à ma tante de la garder dorénavant avec nous… J'aurais mis tout le second étage de notre hôtel à sa disposition et…

— Ces questions ont été discutées quand ?

— Mais… avant-hier encore…

— Et la décision était prise ?

— Pas formellement… Le principe commençait à être admis…

— Je suppose que, néanmoins, vous n'accusez pas Cécile d'avoir tué votre tante ?

Philippe leva brusquement vers Maigret un visage bouleversé.

— Mais… ma tante n'a pas été tuée !… Il faut que cette fille soit à la fois folle et vicieuse pour avoir raconté de pareilles sornettes… Ma tante est morte d'une crise cardiaque et le médecin de l'état civil l'a expressément reconnu… Je ne vois pas comment…

— Bref ! Vous n'accusez pas Cécile d'avoir tué votre tante ?

— Je l'accuserais si je n'étais sûr que ma tante est morte de mort naturelle, ce qui n'est pas le cas… Par contre, si cette fille continue à colporter de tels ragots sur notre compte, je me verrai obligé de porter plainte contre elle pour calomnie.

— Une question, monsieur Deligeard… Votre tante est morte vers cinq heures, n'est-ce pas ?

— Cinq heures et quelques minutes, oui… C'est ma femme qui me l'a dit, car j'étais personnellement absent…

— Très bien… Or, vers quatre heures, Joséphine Croizier n'était pas dans la maison ?

— Chaque jour, à quatre heures, elle avait rendez-vous chez son dentiste, car il s'agissait d'un très long travail de prothèse…

— Savez-vous à quelle heure votre tante est rentrée ?

— On me l'a dit… À peu près cinq heures… C'est presque aussitôt après son arrivée que la crise l'a prise et elle est morte sans avoir le temps de prendre des dispositions…

— La crise a eu lieu dans sa chambre ?

— Oui… La chambre Louis XIV du second étage…

— Votre femme était là-haut ?

— Ma femme est montée peu après, au moment où ma tante ouvrait sa porte pour appeler à l'aide…

— Puis-je vous demander où vous étiez ?

— Je suppose, commissaire, qu'il ne s'agit pas d'un interrogatoire, car je ne le supporterais pas.

— Nullement ! Il s'agit, précisément, de répondre à cette fille audacieuse qui…

— Je devais être à mon cercle… Je quitte généralement mon hôtel vers quatre heures et demie ou cinq heures moins le quart, à pied, afin de me donner un peu d'exercice… Je traverse ainsi une partie de la ville… Vers cinq heures, je fais un bridge et à sept heures et demie la voiture vient me reprendre pour le dîner…

— Vous avez été averti à votre cercle par un coup de téléphone ?

— C'est cela…

— Et quand vous êtes arrivé ?…

— Ma tante était morte et le médecin était déjà présent…

— Le médecin de la famille ?

— Non ! Il habite trop loin et ma femme avait appelé un docteur des environs, un jeune médecin qui n'a pas eu à intervenir…

— Vous avez un fils ?

— Gérard, oui, qui a vingt ans et qui suit les cours des Hautes Études commerciales… À l'heure de la mort, il devait être à son cours ou dans quelque café de la ville… C'est de son âge… Les jeunes gens d'aujourd'hui ne comprennent pas que la place d'un homme du monde est au cercle et non dans un établissement ouvert à tout venant…

— Les domestiques ?

— Arsène, le chauffeur, avait congé… Le valet de chambre ne quitte jamais, l'après-midi, son poste du rez-de-chaussée. Quant à la cuisinière, je suppose que, comme son nom l'indique, elle était dans la cuisine… Y a-t-il encore quelque chose que vous veuillez savoir, commissaire ?… Je me dois à ceux qui viennent me présenter leurs condoléances et j'attends d'un instant à l'autre le président du tribunal qui est aussi président de mon cercle… Prévenez cette jeune fille, je crois que c'est ce que vous avez de mieux à faire !… Si elle continue ses racontars ignobles, je la fais coffrer…

Philippe Deligeard devait se demander ce qui, dans un pareil moment, pouvait faire naître un étrange sourire sur les lèvres de Maigret. C'est que le commissaire, depuis un bon moment, avait

le regard fixé sur une glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée. Dans cette glace, il apercevait une porte, masquée par une tenture. Plusieurs fois, déjà, cette tenture avait bougé. Une fois, le commissaire avait aperçu un pâle visage de femme et il était persuadé que c'était Mme Deligeard.

Avait-elle entendu ce que son mari avouait au sujet de la nécessité, pour un homme du monde, d'aventures aussi discrètes que galantes ?

— Adieu, commissaire… Je veux croire qu'après les explications que je me suis donné la peine de fournir, mon deuil ne sera plus troublé par cette sotte et indécente histoire… Le valet de chambre va vous reconduire…

Philippe sonna, se contenta d'un salut sec à l'adresse du policier, se dirigea dignement vers la fameuse tenture derrière laquelle on entendit du bruit.

Un quart d'heure plus tard, Maigret était chez le procureur de la République, un Maigret placide et ironique qui tripotait sa pipe dans sa poche car le procureur de Caen n'était pas un personnage à laisser fumer dans son bureau.

— Eh bien, vous avez entendu cette demoiselle ?

— Je suis allé également sur les lieux.

— Votre avis ? Des ragots, n'est-ce pas ?

— J'ai l'impression, au contraire, que cette bonne vieille Joséphine Croizier a été aidée à mourir… Mais par qui ?… Voilà la question… Et il y en a une autre, de question : Tenez-vous à ce que ça se sache ?

Chapitre 2

L'*Hôtel Saint-Georges* était un de ces petits hôtels d'habitués comme il y en a dans toutes les villes, mais dont on ne soupçonne pas l'existence si l'on n'y est envoyé par quelqu'un, hôtels fréquentés surtout par de vieilles gens, par des prêtres, par des jeunes filles farouches et, en général, par tout ce qui touche, de près ou de loin, à la piété, depuis le bedeau jusqu'au fabricant de cierges.

Dans le salon meublé de fauteuils de rotin, où une vieille dame occupée à broder lui jetait parfois un regard sévère, il y avait déjà une bonne demi-heure que Maigret attendait et la fumée de sa pipe allait tout doucement s'amasser autour du lustre qu'elle auréolait d'un voile bleuâtre.

— Toi, mon garçon, je parierais que tu attends la même personne que moi, s'était-il dit dès qu'il avait vu un jeune homme faire assez nerveusement les cent pas et tirer à chaque instant sa montre.

Maintenant, après une demi-heure d'attente, et bien qu'ils ne se fussent pas dit un mot, les deux hommes se connaissaient. Examinant Maigret des pieds à la tête, le jeune homme pensait à coup sûr : « C'est cela, le fameux commissaire dont Cécile m'a parlé ? Il m'a plutôt l'air d'un bon gros ! Mais il faut croire qu'il y a du nouveau, puisqu'il vient attendre Cécile à l'hôtel… »

Maigret, de son côté, se disait : « Pas mal, le jeune Jacques Mercier ! Très bien, même ! Presque trop bien ! Pas du tout le jeune homme sage de province tel qu'on l'imagine, mais plutôt des allures d'affranchi ! Une jolie gueule, des cheveux ondulés, des yeux brillants et du feu dans les veines… Hé ! Hé ! mademoiselle Cécile… Il me semble que vous aimez les contrastes et que votre sagesse n'est pas aussi guindée la nuit que le jour… »

Quand elle arriva, elle vit d'abord Jacques Mercier et un sourire illumina son visage. Mais le jeune homme lui désigna le commissaire et elle fronça les sourcils, s'avança de trois pas.

— Vous désirez me parler ? questionna-t-elle, gênée évidemment d'être rencontrée en compagnie de son amant.

— Je voudrais vous demander quelques précisions, oui. Mais l'endroit me semble mal choisi dans cet hôtel tellement silencieux qu'on y entend voler les mites. Vous ne voulez pas que nous entrions quelques minutes dans un café ?

Cécile regarda Mercier, qui fit signe que oui, et quelques instants plus tard le trio était installé dans une brasserie où des hommes jouaient au billard.

— Tout d'abord, laissez-moi vous faire remarquer, mademoiselle Cécile, que ce n'est pas très gentil de ne m'avoir pas parlé de M. Mercier.

— J'ai pensé qu'il n'avait rien à voir dans cette affaire, mais j'aurais dû me douter que Philippe vous en parlerait. Que vous a-t-il encore dit de moi ?

— Des choses désagréables, vous le devinez. Je crois que c'est ce qu'on appelle un parfait homme du monde, mais il a la dent plutôt dure. Un demi, garçon ! Qu'est-ce que vous prenez, mademoiselle ? Un porto ? Vous aussi ? Deux portos…

Bien étalé sur la banquette de moleskine, son regard suivant machinalement les billes de billard, Maigret, qui fumait à toutes petites bouffées voluptueuses, semblait savourer la paix grise mais pénétrante de la province.

— En somme, il y a deux ans que cela dure ?

— Deux ans que nous nous connaissons, oui.

— Et depuis combien de temps M. Mercier a-t-il pris l'habitude de passer ses nuits dans la maison de la vieille dame ?

— Plus d'un an…

— Vous n'avez pas eu l'idée de vous marier ?

— La vieille dame, comme vous dites, ne l'aurait pas permis. Plus exactement, elle aurait considéré ce projet comme une trahison à son égard. Elle était jalouse de mon affection. N'ayant plus personne dans la vie, sinon des neveux qu'elle détestait, elle me considérait un peu comme sa chose. C'est pour elle que j'ai accepté de n'avoir avec Jacques que des relations cachées,

uniquement pour ne pas la décevoir et pour lui éviter un chagrin…

Ainsi répondait-elle avec docilité aux questions de Maigret, tandis que son compagnon sourcillait de temps en temps, désireux, semblait-il, de lui conseiller la prudence.

— À vous, monsieur Mercier…

— Je ne vois pas en quoi je suis mêlé à…

— Il ne s’agit pas de cela. Il s’agit de m’aider dans une tâche que M[lle] Cécile a réclamée de la police. Philippe Deligeard prétend que vos affaires ne sont pas brillantes… Est-ce vrai ?

— C’est-à-dire…

— Est-ce vrai ?

— Réponds, Jacques !

— C’est vrai ! Je me suis associé avec un ami et nous avons acheté trois camions pour faire le ramassage du poisson dans les petits ports du Cotentin. Malheureusement les camions, qui n’étaient pas neufs, nous ont coûté très cher de réparation…

— Pour quand est-ce ?

— Quoi ?

— La faillite ?

— Il y a trois jours que les camions ne roulent plus parce que la location du garage n’est pas payée…

— Je vous remercie. Voulez-vous me rappeler, mademoiselle, l’heure à laquelle vous êtes arrivée rue des Récollets ?

— Avant-hier ?… Vers quatre heures… N’est-ce pas, Jacques ?

— Pardon ! Vous étiez avec elle ?

— Je l’ai amenée en voiture… J’attendais au coin de la rue… Il devait être quatre heures cinq…

— Vous l’avez amenée en voiture de Bayeux ?

Et Maigret regardait sévèrement Cécile qui lui avait raconté qu’elle était venue en autocar.

— Très bien ! Maintenant, mademoiselle, dites-moi… Quand vous avez appris la mort de Joséphine Croizier par le journal, je suppose que vous avez demandé à Mercier de vous conduire à Caen… Vous êtes arrivée rue des Récollets à quelle heure ?

— Vers neuf heures et demie du matin.

— Il y avait donc une nuit entière que la vieille dame était morte. Voulez-vous me préciser ce que vous avez vu ?

— Que voulez-vous dire ? J'ai d'abord vu le valet de chambre, puis des hommes dans le grand corridor, puis Philippe Deligeard qui s'est avancé vers moi en ricanant :

« — Je me doutais que vous alliez accourir !

« Ensuite, j'ai vu ma tante…

— Attention ! C'est ici que votre récit m'intéresse. Vous avez vu le cadavre de votre tante. Où ?

— Dans le cercueil.

— Donc, il était déjà dans le cercueil, mais celui-ci n'était pas encore fermé ?

— On l'a fermé un peu plus tard, en ma présence. Les hommes que j'avais rencontrés dans le couloir étaient les employés des pompes funèbres.

— Vous avez donc reconnu le visage de votre tante ? Vous en êtes certaine ?

— Absolument ! Qu'est-ce que vous allez penser ?

— Vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

— Mais non… Je pleurais… J'étais très émue… J'aurais voulu rester seule un moment avec elle pour me recueillir, mais c'était impossible…

— Une dernière question. Je connais l'entrée principale de l'hôtel de la rue des Récollets. Mais je suppose qu'il y a une autre issue ?

— Il y a une petite porte, derrière, qui donne rue de l'Échaudé. C'est plutôt une ruelle qu'une rue, car elle ne comporte pas de maisons, mais seulement des murs de jardins.

— En entrant par cette porte, peut-on gagner l'étage sans passer près du valet de chambre ou de la cuisinière ?

— Oui ! On prend le petit escalier, comme on l'appelle, qui conduit au second étage.

— Je vous dois, garçon ? Je vous remercie, mademoiselle. Vous aussi, monsieur Mercier.

Et, ayant réglé les consommations, il se leva, plus guilleret que les circonstances ne semblaient l'imposer. Quelques minutes plus tard, la pipe toujours aux dents, il pénétrait au cercle que Deligeard fréquentait et se faisait introduire dans le

bureau du secrétaire à qui il posait un certain nombre de questions. Puis il notait minutieusement les réponses dans son calepin, avec une satisfaction toujours accrue.

— Donc vous dites que vous êtes certain d'avoir vu Philippe Deligeard arriver avant-hier à cinq heures et quart… C'est bien cela, n'est-ce pas ? Ses trois partenaires habituels l'attendaient pour la partie qui devait commencer régulièrement à cinq heures… Il a pris place à sa table… Le temps de donner les cartes et il était appelé au téléphone… Quand il sortait de la cabine, il était très pâle et il annonçait que sa tante venait de mourir à son domicile… Vous ne voyez rien à ajouter ?… Je vous remercie… Bonsoir, monsieur…

Et Maigret haussa les épaules en traversant les salons solennels où de tristes vieillards, affalés au fond des fauteuils, sommeillaient derrière l'écran d'un journal.

* * *

Chez le docteur Liévin, qu'on avait fait appeler quand Joséphine Croizier avait eu sa crise cardiaque, Maigret trouva un homme très jeune, aux cheveux roux vif, occupé à faire cuire une côtelette sur un réchaud à gaz. Le jeune homme était en blouse blanche et la scène se passait dans le cabinet de consultation.

— Je vous dérange, docteur ? Excusez-moi mais j'ai besoin de quelques précisions au sujet de la mort de Mme Croizier.

Liévin avait à peine vingt-sept ans et venait de s'installer à Caen où sa clientèle, à en juger par l'aspect des lieux, ne devait guère être nombreuse.

— Je suppose, tout d'abord, que vous êtes le médecin le plus proche de la rue des Récollets ?

— À peu près… Je crois cependant qu'il y a un confrère installé rue des Minimes, mais je ne le connais pas…

— Aviez-vous déjà eu l'occasion d'être appelé chez M. Deligeard ?

— Jamais ! Comme vous avez compris en entrant ici, je débute et ma clientèle est de condition très modeste. J'ai été

assez surpris quand on m’a appelé dans un des plus beaux hôtels particuliers de la ville…

— Quelle heure était-il ? Pouvez-vous fixer ce point avec certitude ?

— Avec une certitude rigoureuse, car j’ai une petite infirmière qui vient chaque après-midi pour ma consultation et qui part à cinq heures. Or elle avait son chapeau sur la tête et j’étais occupé à l’embrasser quand la sonnerie du téléphone a retentit.

— Donc, il était cinq heures exactement. Combien de temps avez-vous mis à vous rendre rue des Récollets ?

— En tout, sept à huit minutes.

— Vous avez été reçu par le valet de chambre qui vous a conduit au second étage ?

— Non ! Pas précisément. Le valet de chambre m’a ouvert la porte, mais, presque aussitôt, une femme s’est penchée sur la rampe de l’escalier et a crié :

« — Venez vite, docteur…

« C’était Mme Deligeard, qui m’a conduit en personne dans la chambre de droite…

— Pardon ! Vous avez dit la chambre de droite ? Il s’agit bien d’une chambre à tapisserie bleu pâle ?

— Vous faites erreur, commissaire. La chambre de droite est une chambre au papier de tenture bouton-d’or…

— Meublée en Louis XIV ?

— Excusez-moi ! Je connais assez bien les styles et je puis vous affirmer que la chambre de droite est meublée en style Régence…

À l’étonnement du docteur, qui ne comprenait pas l’importance de cette question, Maigret écrivit tout au long de son calepin ce qu’il venait d’entendre.

— Soit ! Vous voici là-haut et il est à peu près cinq heures dix. Où est le corps ?

— Sur le lit, bien entendu.

— Déshabillé ?

— Mais oui ! Naturellement…

— Pardon ! Il était cinq heures dix et Joséphine Croizier était déshabillée. Quelle était sa tenue ?

— Une chemise de nuit et une robe de chambre.

— Des vêtements traînaient-ils dans la pièce ?

— Je ne pense pas… Non !… Il n'y avait aucun désordre…

— Et il ne s'y trouvait que Mme Deligeard ?

— Oui… Elle était très nerveuse… Elle m'a décrit l'attaque que sa tante avait eue… J'ai aussitôt compris que la mort avait été pour ainsi dire instantanée… J'ai néanmoins examiné la morte et j'ai constaté qu'il s'agissait d'une femme extrêmement usée… C'était au moins sa dixième crise…

— Vous avez pu déterminer approximativement l'heure de la mort ?

— C'est machinal… À quelques minutes près, la mort a eu lieu vers quatre heures et quart…

Le médecin sursauta, effrayé, en voyant Maigret bondir et lui saisir les épaules.

— Hein ?… Quoi ?… Quatre heures et quart ?

— Mais oui ! Mme Deligeard ne m'a d'ailleurs pas caché qu'avant de m'appeler, elle avait tenté de joindre deux autres médecins, ce qui avait pris quelque temps…

— Quatre heures et quart !… répétait Maigret en se passant la main sur le front. Je ne voudrais pas vous vexer, docteur… Mais vous êtes débutant… Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?… Maintiendriez-vous votre affirmation si la tête d'un homme ou d'une femme était en jeu ?…

— Je ne pourrais que répéter…

— Bien !… Je vous crois… Mais j'aime mieux vous prévenir qu'il faudra presque sûrement recommencer cette déposition à la barre et que les avocats feront l'impossible pour anéantir votre témoignage…

— Ils n'y parviendront pas.

— Avez-vous autre chose à me dire ? Que s'est-il passé ensuite ?

— Rien… J'ai signé l'acte de décès… Mme Deligeard a tenu à me payer tout de suite et m'a remis deux cents francs…

— C'est votre prix ?

— Non, mais elle l'a fixé elle-même… Elle m'a reconduit jusqu'à mi-chemin de l'escalier… Le valet de chambre m'a ouvert la porte…

— Et vous n’avez rencontré personne d’autre ?

— Personne.

* * *

— Tant pis ! grogna Maigret en sonnant à la porte d’une petite maison derrière les fenêtres de laquelle on voyait une famille à table.

Il voulait poser quelques questions au médecin de l’état civil et celui-ci, un petit vieux à moitié sourd, le reçut la serviette à la main, s’excusa, le fit entrer dans un bureau qui sentait la soupe aux choux, tandis que des bruits de cuillers arrivaient de la salle à manger voisine.

— Vous connaissiez M. et Mme Deligeard avant d’être appelé à constater officiellement le décès de leur tante ?

— J’avais vaguement aperçu M. Deligeard en ville… C’est un homme connu, n’est-ce pas ?… Mais nous ne fréquentons pas le même monde…

— Quand êtes-vous allé constater le décès ?

— La mairie m’a prévenu vers six heures et demie. Je me suis présenté rue des Récollets avant sept heures…

— Vous connaissiez Mme Croizier ?

— Non. Le valet de chambre m’a fait attendre pendant qu’il avertissait M. Deligeard. Celui-ci m’a conduit au second étage et m’a fait pénétrer dans une chambre jaune…

— Vous êtes certain que la chambre était jaune ?

— Absolument certain. Cela m’a frappé parce que ma fille veut une chambre jaune et que ma femme prétend que cela ne fait pas sérieux… J’ai constaté que la vieille dame était morte d’une crise cardiaque et j’ai rempli les formules habituelles…

— Elle était dévêtue ?

— En tenue de nuit, oui.

— Il n’y avait pas de désordre dans la chambre ?

— Je n’ai pas remarqué.

— Vous n’avez rencontré personne ?

— Personne… Pourquoi ?

— Enfin, avez-vous une idée de l’heure de la mort ?

— Je ne m'en suis guère préoccupé… Entre quatre et cinq heures, sans doute…

— Je vous remercie…

Et, l'odeur de soupe lui ayant donné faim, Maigret alla s'attabler dans un restaurant célèbre pour ses soles normandes et ses tripes à la mode de Caen. Le restaurant, comme tous les milieux dans lesquels Maigret avait évolué ce jour-là, avait quelque chose de poussiéreux et de solennel, de volontairement austère.

— N'empêche qu'il y a de fameux cochons dans le patelin ! songeait Maigret en dégustant son dîner. Je me demande si, dans toute ma carrière, il m'a été donné de voir quelque chose d'approchant…

Au fond, c'était une affaire comme il les aimait : une façade digne, des gens graves et pudibonds, toutes les apparences de la vertu poussée au degré où elle sue l'ennui.

Et lui, Maigret, devait gratter tout cela, fouiller dans les coins, renifler à gauche et à droite pour arriver enfin, sous les lambris, les pierres de taille, les vêtements sombres et les visages hautains ou renfrognés, à découvrir la bête humaine, la vilaine bête, la plus inexcusable, celle qui tue par intérêt sordide, pour des questions d'argent !

Contrairement à son habitude, il ne se pressait pas et prenait un malin plaisir à travailler avec une lenteur quasi voluptueuse, comme s'il eût joué au chat et à la souris avec l'assassin.

Le procureur lui avait répété :

— Faites le nécessaire mais soyez prudent !… Une maladresse vous coûterait cher, et à moi aussi… Philippe Deligeard est un homme connu qui a peut-être des dettes mais qui est reçu partout… Quant à cette jeune fille, Cécile, comme vous l'appelez, si vous y touchez, vous aurez la presse de gauche qui la défendra en la donnant comme une victime des riches… Soyez prudent, commissaire !

Et Maigret murmurait irrespectueusement à part lui :

— Mais oui, ma vieille ! Seulement, on les aura…

Les tripes étaient savoureuses et quand Maigret quitta la table il était dans un état de béatitude d'autant plus souligné qu'il n'avait pas su refuser le calvados du patron.

— Tout à l'heure, je mettrai tout cela en ordre ! se promit-il. Auparavant, il faut que j'aie un entretien avec ce fameux valet de chambre…

Et il alla sonner rue des Récollets, retint le domestique qui voulait l'introduire dans l'antichambre.

— Non, mon vieux, c'est à vous que j'ai à parler. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ? Que faisiez-vous quand j'ai sonné ?

— On prenait le café dans la cuisine…

— J'irai donc prendre le café avec vous !

Il s'invitait. Il s'imposait. L'homme n'osait pas protester, annonçait à la cuisinière et à Arsène, le chauffeur :

— C'est le commissaire qui demande une tasse de café…

Arsène portait un uniforme gris très élégant, mais qu'il avait déboutonné pour être à l'aise et la cuisinière était une grosse femme aux joues couperosées que l'intrusion de Maigret dans son domaine ne paraissait pas rassurer.

— Ne vous dérangez pas pour moi, les enfants ! J'aurais pu vous convoquer à la brigade mobile, mais j'ai pensé que cela ne valait pas la peine pour si peu. Restez à votre aise, Arsène !… Au fait, pourquoi avez-vous pris congé avant-hier ?… C'était votre jour ?

— Pas précisément… Le matin, le patron m'a dit comme ça que, puisqu'il ne pourrait pas me donner de congé la semaine prochaine, à cause d'un voyage dans le Midi, je n'avais qu'à prendre mon jour… J'en ai profité pour aller chez ma sœur qui est mariée à un boulanger du Havre…

— M. Philippe a donc conduit lui-même ?

— Oui… Je croyais qu'il n'aurait pas besoin de l'auto, mais j'ai remarqué qu'il s'en était servi…

— À quoi ?

— À ce qu'il y avait des traces de boue à l'intérieur.

— Comme il ne pleuvait pas, il est donc allé à la campagne ?

— Vous savez, ici, la campagne ne commence pas bien loin de la maison… Quelques centaines de mètres et ce ne sont déjà plus des rues pavées…

Quant au valet de chambre, qui s'appelait Victor, il affectait dans ses réponses une précision toute mathématique et Maigret

apprit sans étonnement que c'était un ancien sous-officier d'artillerie.

— Dans quelle pièce vous tenez-vous l'après-midi ?

— Dans l'office, qui n'est pas loin du hall d'entrée. Avant-hier, je m'occupais de l'argenterie…

— Pouvez-vous me dire à quelle heure Mme Croizier est sortie ?

— Quelques minutes avant quatre heures, comme tous les jours. C'est à quatre heures qu'elle avait rendez-vous chez son dentiste qui habite à deux pas d'ici.

— Elle était bien portante ?

— Comme toujours ! C'était une personne très bien conservée, très gaie, pas fière, qui ne passait jamais sans nous adresser la parole.

— Elle ne vous a rien dit de spécial ?

— Non ! Elle m'a lancé :

« — À tout à l'heure, Victor…

— Elle allait à pied chez le dentiste ?

— Mme Croizier n'aimait pas l'auto. Même quand elle retournait à Bayeux, elle préférait prendre le train.

— Pourriez-vous me dire où était la voiture à ce moment ?

— Non, monsieur !

— Elle n'était pas au garage ?

— Non, monsieur… Monsieur et Madame étaient sortis avec, tout de suite après le déjeuner… Ils sont rentrés environ une heure plus tard, mais ils avaient dû laisser l'auto dehors… Il faut vous dire qu'on ne la laisse jamais dans la rue, qui est étroite, mais dans la rue voisine, où je ne peux pas la voir en ouvrant la porte…

— Donc, Monsieur et Madame, comme vous dites, sont rentrés vers trois heures… Une heure après, un peu avant quatre heures, Mme Joséphine Croizier est sortie… Ensuite ?

— Il est venu Mlle Cécile…

— À quelle heure ?

— Quatre heures dix… Je lui ai appris que sa tante venait de sortir et elle est partie…

— Elle n'a vu que vous dans la maison ?

— Que moi.

— Ensuite ?

— Monsieur est sorti… Il était quatre heures vingt-cinq… J'ai regardé l'heure, car il était un peu en avance sur l'heure à laquelle il se rend chaque jour au cercle…

— Il ne portait pas de paquet ?

— Jamais !

— Il avait son allure normale ?

— Je crois…

— Continuez…

— J'ai commencé à faire les couteaux… Oui… Il n'y a rien eu d'autre à ce moment… Et il allait être cinq heures quand Mme Croizier est rentrée…

— Toujours bien portante ?

— Elle était même de bonne humeur. Elle m'a dit comme ça, en passant, qu'on a tort de croire que les dentistes sont des gens qui font mal… Je lui ai répondu que le mien m'avait arraché une dent pour une autre…

— Elle est montée dans sa chambre ?

— Elle est montée, oui !

— Sa chambre est bien la chambre Louis XIV ?

— Bien sûr !

— Celle de droite, avec des tentures bouton-d'or ?

— Mais non ! Celle-là est la chambre Régence, qui ne sert pour ainsi dire jamais.

— Que s'est-il passé alors ?

— Je ne sais pas… Des minutes se sont écoulées… Madame est descendue, tout émue…

— Pardon ! Combien de minutes se sont écoulées ?

— Vingt… En tout cas, il était plus de cinq heures quand Madame m'a demandé de téléphoner à Monsieur, au cercle, pour l'avertir que sa tante venait d'avoir une crise…

— Et en téléphonant au cercle, vous avez dit qu'elle avait eu une crise ?

— Oui…

— Vous n'avez pas dit qu'elle était morte ?

— Non… Je ne savais pas encore qu'elle était morte…

— Vous êtes monté là-haut ?

— Non… Personne de nous n'est monté… Un jeune docteur est venu et Madame est allée à sa rencontre… Ce n'est qu'à sept heures qu'on nous a annoncé officiellement la mort de Mme Croizier et il était huit heures quand nous sommes tous montés la voir…

— Dans la chambre jaune ?

— Non ! Dans la chambre bleue…

Un timbre résonna. Victor grogna :

— C'est le patron qui réclame son infusion…

Et Maigret se dirigea lentement vers la sortie.

Chapitre 3

— M. le procureur vous prie d'attendre…

Maigret se trouva sur un bout de banc dur, dans le couloir poussiéreux du Palais de Justice de Caen, où passaient parfois des avocats en robe dont les manches voletaient comme des ailes de caneton.

Il était dix heures du matin. Maigret, qui avait laissé sa femme à Paris et pris pension dans une famille de braves gens, avait reçu le matin, par un agent de police, une convocation assez sèche du procureur, le priant d'être à son cabinet à dix heures précises.

À dix heures dix, il se leva de son banc et s'approcha de l'huissier.

— Il y a quelqu'un chez le procureur ?

— Oui.

— Vous ne savez pas s'il en a pour longtemps ?

— Je suppose ! Il est déjà là depuis neuf heures et demie. C'est M. Deligeard…

Un drôle de sourire flotta sur les lèvres de Maigret qui n'hésita plus à bourrer sa pipe, et, chaque fois qu'il passait devant certaine porte matelassée, il entendait un murmure de voix. Chaque fois aussi, le même sourire retroussait ses lèvres.

Enfin, alors qu'il était la demie passée, un coup de timbre appela l'huissier, qui revint annoncer :

— M. le procureur vous attend !

Or Philippe Deligeard n'était pas sorti. Maigret enfonça sa pipe brûlante dans sa poche et entra avec une lourdeur où il y avait peut-être une bonne part d'affectation. Il lui arrivait ainsi, en certaines occasions, surtout quand il était de très bonne humeur, d'aimer avoir l'air plus bête que nature, et alors il paraissait plus gros, pataud, véritable policier de caricature, à qui il ne manquait que les fortes moustaches.

— Mes hommages, monsieur le procureur. Bien le bonjour, monsieur Deligeard…

— Fermez la porte, commissaire… Avancez… Vous me mettez dans une situation extrêmement délicate et désagréable… Que vous avais-je recommandé hier ?

— La prudence, monsieur le procureur…

— Ne vous avais-je pas dit aussi que je n'ajoutais aucune foi aux racontars de cette jeune fille, cette Cécile qui me fait plus que jamais l'effet d'une intrigante ?

— Vous m'avez dit en tout cas que M. Deligeard est un personnage important de la ville et que, dans ces conditions, il fallait user de ménagements à son égard…

Et Maigret, souriant avec affabilité, lançait un petit coup d'œil vers Philippe qui, en grand deuil, avait l'air encore plus solennel que le magistrat. Il affectait une désinvolture totale, évitait de se tourner vers le commissaire, attendait avec l'air de dire :

— Vous verrez tout à l'heure !

Quant au procureur, il regardait férocement le commissaire dont il n'était pas sans deviner l'ironie et, pour un peu, il eût donné libre cours à sa colère.

— Asseyez-vous ! Cessez de marcher ! J'ai horreur des gens qui marchent quand on leur parle…

— Volontiers, monsieur le procureur.

— Où étiez-vous hier vers neuf heures du soir ?

— Vers neuf heures ?… Attendez !… Je devais être chez M. Deligeard…

— Qu'entendez-vous par être chez quelqu'un ?

— Dans la maison, évidemment !

— C'est entendu ! Mais vous y étiez à son insu ! Vous y étiez frauduleusement, étant donné qu'aucun mandat de perquisition ne vous a été délivré.

— J'avais quelques questions à poser aux domestiques.

— C'est bien ce que je vous reproche et contre quoi M. Deligeard, ici présent, porte plainte. Cette plainte, je suis obligé de l'enregistrer, car vous avez outrepassé vos droits. Peut-être auriez-vous pu interroger les domestiques, mais dans ce cas, il

était élémentaire d'en avertir leur patron. Je suppose, commissaire, que vous me comprenez ?

— Volontiers, monsieur le procureur.

Et Maigret se donnait le malin plaisir de baisser humblement les yeux comme un petit fonctionnaire pris en faute.

— Ce n'est pas tout et le reste est beaucoup plus grave, d'une gravité telle que j'ignore encore les suites qui seront données en haut lieu à vos agissements. Après avoir écouté avec complaisance et avoir, je dirai, provoqué des ragots d'office, vous êtes sorti de la maison, mais vous n'avez pas tardé à y rentrer par une autre porte. Je suppose que vous ne le niez pas ?

— Hélas ! monsieur le procureur !

— Avec quelle clef avez-vous ouvert la porte du jardin ? Est-ce par hasard Cécile Ledru qui vous l'aurait remise ? Pesez bien les conséquences de votre réponse…

— Je n'avais pas la clef de la petite porte. À vrai dire, je ne pensais pas entrer dans le jardin. Je voulais seulement savoir par où on avait introduit le cadavre…

— Qu'est-ce que vous dites ?

Le procureur s'était levé, Philippe aussi, et ils étaient aussi pâles l'un que l'autre, mais sans doute pour des raisons différentes.

— Je vous en parlerai tout à l'heure, si vous le désirez. Pour ce qui est de la porte, j'ai constaté que la serrure en était d'une simplicité enfantine et qu'un honnête passe-partout pouvait aisément l'ouvrir. J'ai voulu en faire la preuve et j'ai essayé. Il faisait noir. Le jardin était désert. Je me suis rendu compte que le garage n'était pas loin et, ne voulant pas déranger M. Deligeard pour si peu, surtout en de douloureuses circonstances, je suis allé voir les traces de boue qu'Arsène m'avait signalées…

Le procureur fronçait les sourcils, inquiet désormais. Philippe, ses gants à la main, essayait de parler à son tour, mais le commissaire ne lui en laissait pas le temps.

— C'est tout !… Je me rends compte que j'ai commis une faute… Je vous en demande pardon et je m'en expliquerai comme je pourrai…

— C’est-à-dire qu’il s’agit tout bonnement d’effraction ! Vous, un commissaire de la brigade mobile, qui vous permettez de…

— Je suis désolé, monsieur le procureur… Encore une fois, si j’avais su ne pas déranger M. Deligeard, à qui on venait de monter sa tisane, je me serais fait annoncer à lui pour lui poser quelques questions…

— Cela suffit ! J’ajoute que je n’aime pas le ton de raillerie que vous semblez vous croire en droit de prendre… Je transmets aujourd’hui, au ministère, la plainte de M. Deligeard et il est entendu que je vous interdis de vous occuper de cette affaire où vous avez voulu faire du zèle… Monsieur Deligeard, je crois que, jusqu’à nouvel ordre, nous pouvons considérer cet incident comme clos et que je vous ai donné toutes satisfactions désirables…

— Je vous remercie, monsieur le procureur. La conduite de cet homme était d’une outrecuidance telle que je ne pouvais décemment, fût-ce pour le bon renom de la police…

Et il s’avançait pour serrer la main du magistrat qui, de son côté, s’apprêtait à le reconduire jusqu’à la porte.

— Merci ! Et à bientôt…

— Je serai d’ailleurs demain aux obsèques et…

Soudain, on entendait la voix paisible de Maigret qui disait :

— Monsieur le procureur de la République, je voudrais, si vous le permettez, poser une question, une seule, à cet homme.

Le procureur fronça les sourcils. Deligeard, déjà sur le seuil, attendit machinalement et Maigret murmura :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, si vous irez aux obsèques de Caroline ?

Le procureur fut stupéfait du résultat de ces paroles. En un instant, le visage de Philippe se décomposa, l’homme perdit contenance, laissa tomber ses gants et faillit, dans un réflexe, se précipiter sauvagement sur le commissaire.

Celui-ci, toujours placide, trop placide, refermait la porte.

— Vous voyez bien que nous n’avons pas tout à fait terminé ! Je vous demande pardon de vous retarder, mais je crains que ce soit pour assez longtemps…

— Commissaire… commença le procureur.

— Ne craignez rien et ne croyez pas qu'avec cette Caroline je vais, comme disent les journaux, soulever le mur de la vie privée. Il ne s'agit ni d'une demi-mondaine, ni d'une ouvrière séduite par M. Deligeard, mais bien de la vieille nourrice de celui-ci…

— Je vous prie de vous expliquer plus clairement…

— Aussi clairement que je le pourrai sans abuser de votre temps et sans vous emmener sur les lieux… Je vais commencer, si vous le voulez bien, par le mystère du bleu et du jaune, qui est à la base de mes découvertes, ou plutôt qui m'a confirmé dans mes soupçons… Ne regardez pas vers la porte, monsieur Deligeard… Vous savez bien que c'est inutile…

— J'attends ! soupira nerveusement le procureur en jouant avec un coupe-papier.

— Sachez donc qu'au second étage de la rue des Récollets, Mme Joséphine Croizier occupait la chambre de gauche, appelée chambre Louis XIV, dont les tentures étaient bleu pâle. Or, à cinq heures moins quelques minutes, Joséphine Croizier, bien en vie, rentrait à l'hôtel, plaisantait avec le valet de chambre et montait chez elle. Elle pénétrait donc dans la chambre bleue qui était la sienne.

« Or quand le médecin, appelé par téléphone, le docteur Liévin, arrivait, à cinq heures dix, on l'introduisit dans la chambre de droite, la chambre Régence, qui est du plus beau jaune. Et dans cette chambre, la pauvre vieille dame était, non seulement morte, mais déjà dévêtue, déjà en toilette de nuit, sans même autour d'elle le désordre qui suit un hâtif déshabillage… Que pensez-vous de ce problème, monsieur le procureur ?

— Continuez ! riposta sèchement celui-ci.

— Ce mystère n'est pas le seul en l'occurrence. En voici un autre : le jeune docteur Liévin, qui vient seulement de s'installer dans le quartier et qui donne des consultations à dix francs aux pauvres gens, est appelé dans le fastueux hôtel des Deligeard de préférence à tout autre praticien. Or il constate que la mort remonte à quatre heures vingt environ. Qui ment ? Le docteur, ou le valet de chambre qui a vu entrer Mme Croizier un peu avant cinq heures ? Et, dans ce cas, le dentiste ment aussi, qui

prétend qu'à quatre heures vingt la vieille dame de Bayeux était dans son cabinet…

— Je ne comprends pas…

— Patience ! Je n'ai pas compris tout de suite… Comme je n'ai pas compris non plus pourquoi, ce jour-là, parti plus tôt que d'habitude de son domicile, M. Deligeard est arrivé à son cercle à cinq heures un quart, alors que ses partenaires habituels s'impatientaient et étaient sur le point de chercher un autre quatrième…

— On peut marcher plus ou moins vite…

C'était le procureur qui répondait, car Deligeard, le visage blême, gardait une immobilité rigoureuse.

— Alors répondez à cette question, monsieur le procureur. M. Philippe est à peine arrivé que son valet de chambre lui téléphone que sa tante vient d'avoir une crise. Le valet n'en dit pas davantage, puisqu'il ne sait rien de plus. Cependant, M. Deligeard rentre au salon de jeu, tout bouleversé, et annonce que sa tante vient de mourir…

Le procureur jeta un assez vilain regard à Philippe qui ne bougeait toujours pas et qui avait fini par baisser les yeux.

— Maintenant, en vrac, des questions secondaires. Pourquoi, ce jour-là précisément, M. Deligeard donne-t-il congé à son chauffeur sous prétexte qu'il aura besoin de lui tous les jours de la semaine suivante ? Hasard ? Soit ! Pourquoi sort-il la voiture à deux heures de l'après-midi et la laisse-t-il ensuite dehors ? Où se rend-il, avec sa femme, de deux à trois heures ?

— Au chevet d'une personne malade ! répliqua soudain Philippe.

— Au chevet de Caroline, c'est exact, de Caroline qui habite dans la banlieue, ce qui explique les traces de boue. Or je peux prouver que ces traces viennent bien d'en face de chez elle, où il y a précisément un four à chaux.

Maigret, comme machinalement, mais peut-être avec une intention maligne, se mit à bourrer sa pipe en arpentant le bureau.

— Nous sommes en présence, monsieur le procureur, d'un des crimes les plus ignobles que je connaisse, en même temps que d'un crime presque parfait… Pour que vous compreniez, il

faut que je vous fasse parcourir rapidement le chemin que j'ai moi-même parcouru… Philippe Deligeard, qui n'a jamais rien fait dans la vie, sinon épouser une femme riche, mener grand train et spéculer avec si peu de bon sens qu'il a perdu toute sa fortune, est aux abois depuis trois ans et sa seule ressource est sa tante, qui refuse de le secourir…

« C'est clair ! C'est net !

« M. Deligeard ne me démentira pas quand j'ajouterai que certains jours, malgré la vie à grandes guides que l'on continuait à mener, il n'y avait pas cent francs d'argent liquide dans la maison.

« Au point que plusieurs fois, on a failli couper le gaz et l'électricité…

« On n'apprend pas un métier à son âge… On ne change pas d'existence du jour au lendemain…

« La tante est vieille… Malgré cette fille inquiétante, Cécile Ledru, elle ne déshéritera pas son neveu, d'autant plus que la brave Cécile s'y oppose…

« Philippe, d'ailleurs, prend ses précautions en révélant à la vieille dame que la jeune fille n'est pas une oie blanche, mais reçoit chaque nuit un amant dans la maison de sa protectrice…

« Vous me suivez, monsieur le procureur ?… On pourrait dire que le crime est décidé, qu'il est nécessaire… Il faut que Joséphine Croizier meure pour que les Deligeard continuent à vivre selon leurs goûts…

« Par contre, s'il est assez facile de faire passer quelqu'un de vie à trépas, il est difficile de cacher aux médecins la cause du décès…

« Dans le cas d'héritage surtout, et en province en particulier, le poison est dangereux, car c'est la première chose à laquelle pensent les mauvaises langues. Or tout le monde sait que les Deligeard sont aux abois…

« Le revolver est impossible… Le couteau laisse des traces… D'autre part, Mme Croizier est assez solide pour s'en tirer si on la bousculait dans l'escalier…

« Je répète que le crime est virtuellement décidé.

« Ce qui manque, c'est l'occasion, l'occasion de supprimer la vieille dame sans aucun risque…

« Et voilà que tout à coup cette occasion se présente. Philippe a une vieille nourrice, à peu près de l'âge de Mme Croizier, qui vit seule dans une maison de banlieue et n'a pas de famille.

« Cette nourrice, qui a déjà eu plusieurs crises cardiaques, en a une nouvelle et le couple, alerté, va la voir à deux heures de l'après-midi, revient une heure plus tard sachant que Caroline – c'est son nom – n'en a plus que pour deux heures à vivre…

« La disposition de la maison est favorable, mais il ne faut négliger aucun détail.

« Mme Deligeard repart aussitôt par la porte de derrière et retourne au chevet de la nourrice dont elle recueille le dernier soupir vers quatre heures vingt minutes.

« Philippe, lui, ne quitte l'hôtel qu'à peu près à son heure habituelle, un tout petit peu plus tôt, à cause de son impatience. Il retrouve sa voiture au coin de la rue, va chez Caroline, charge le corps dans la voiture et ramène sa femme par la même occasion.

« Tous deux, toujours par la porte de derrière, introduiront le cadavre dans la maison et l'installeront dans la chambre jaune du second étage.

« Pour les domestiques, Mme Deligeard n'est pas sortie. Quant au mari, il est en route pour son cercle…

« Ils sont dans la maison. Ils attendent le retour de la tante, qui ne peut tarder…

« Elle arrive, pénètre dans sa chambre, la chambre bleue, et est aussitôt assassinée…

« Il ne reste à Philippe qu'à aller à son cercle – par la porte de derrière, en auto – afin de se créer un alibi.

« Au médecin, qu'on choisit parmi ceux qui ne connaissent pas la maison ni Joséphine Croizier, on montre le corps de Caroline, morte de mort naturelle, et il délivre évidemment un acte de décès dans ce sens.

« Il en sera de même le soir avec le médecin de l'état civil.

« Il suffira ensuite de transporter à nouveau le corps de la nourrice dans son logis… »

— Qu'est-ce qui vous a fait penser à Caroline ? questionna le procureur après un silence.

— La logique ! Les deux médecins n'avaient pas pu examiner le corps de Joséphine Croizier. J'ai donc acheté le journal du lendemain. J'ai lu la liste des décès. J'étais sûr d'y trouver un nom de vieille femme et quand je l'ai trouvé j'ai fait une enquête à son sujet… Les voisins ont constaté plusieurs allées et venues en auto, mais ne s'en sont pas inquiétés, sachant que les anciens patrons de la vieille venaient assez souvent la voir… C'est d'ailleurs le seul bon point à l'actif de Philippe Deligeard…

Le silence pesa. Un coup de coupe-papier résonna soudain et le magistrat questionna d'une voix hésitante :

— Vous avouez, Philippe Deligeard ?

— Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

Formule traditionnelle ! Il était exsangue. Quand il se leva, il vacillait et il fallut lui donner un verre d'eau.

* * *

L'autopsie de la pauvre Joséphine Croizier révéla avant tout que le cœur était en excellent état, ensuite qu'elle avait été tuée maladroitement, d'abord à l'aide d'un lacet avec lequel on avait essayé de l'étrangler, puis, sans doute parce qu'elle s'agitait encore, de deux coups de couteau dans la poitrine.

— Je ne peux que vous féliciter, dit le procureur à Maigret, en accompagnant ces mots d'un sourire glacial. Vous êtes bien l'as qu'on nous avait annoncé. Cependant j'aime mieux vous avouer que vos méthodes, dans une petite ville, sont pour le moins périlleuses…

— Ce qui signifie, n'est-ce pas, que je ne ferai pas long feu à Caen.

— Il est certain que…

— Je vous remercie, monsieur le procureur.

— Mais…

— Je me sentais, moi aussi, assez mal à l'aise dans le pays. Ma femme m'attend à Paris. Tout ce que je souhaite, c'est que les jurés de cette ville ne se laissent pas impressionner par l'hôtel particulier de cette crapule intégrale de Philippe et qu'ils exigent sa tête…

Et il grommela entre ses dents une mauvaise plaisanterie :

— Ainsi, il pourra continuer à faire le mort au bridge !

FIN

Chronologie utilisée par la Team

Bibliographie des 75 romans et 28 nouvelles incluant le commissaire Maigret de Georges Simenon. (Pour les nouvelles groupées, le choix de la date chronologique est celui de l'écriture et non de la publication.)

01. Pietr-le-Letton (mai 1931)
02. Le Charretier de la Providence (mars 1931)
03. M. Gallet décédé (février 1931)
04. Le Pendu de Saint-Pholien (février 1931)
05. La Tête d'un homme (septembre 1931)
06. Le Chien jaune (avril 1931)
07. La Nuit du carrefour (juin 1931)
08. Un crime en Hollande (juillet 1931)
09. Au rendez-vous des Terre-Neuvas (août 1931)
10. La Danseuse du Gai-Moulin (novembre 1931)
11. La Guinguette à deux sous (décembre 1931)
12. L'Ombre chinoise (janvier 1932)
13. L'Affaire Saint-Fiacre (février 1932)
14. Chez les Flamands (mars 1932)
15. Le Port des brumes (mai 1932)
16. Le Fou de Bergerac (avril 1932)
17. Liberty Bar (juillet 1932)
18. L'Écluse no 1 (juin 1933)
19. Maigret (mars 1934)
20. Jeumont, 51 minutes d'arrêt (octobre 1936)
21. L'Affaire du Boulevard Beaumarchais (25 octobre 1936)
22. La Péniche aux deux pendus (1 novembre 1936)
23. La Fenêtre ouverte (8 novembre 1936)
24. Peine de mort (15 novembre 1936)
25. Les Larmes de bougie (22 novembre 1936)
26. Rue Pigalle (29 novembre 1936)
27. Monsieur Lundi (20 décembre 1936)
28. Une erreur de Maigret (3 janvier 1937)
29. Mademoiselle Berthe et son amant (29 avril 1938)
30. Tempête sur la Manche (20 mai 1938)
31. Le Notaire de Châteauneuf (17 juin 1938)
32. L'Improbable Monsieur Owen (15 juillet 1938)
33. Ceux du Grand-Café (12 août 1938)
34. L'Étoile du Nord (30 septembre 1938)

35. L'Auberge aux noyés (11 novembre 1938)
36. Stan le tueur (23 décembre 1938)
37. La Vieille Dame de Bayeux (3 février 1939)
38. L'Amoureux de Madame Maigret (28 juillet 1939)
39. Les Caves du Majestic (décembre 1939)
40. La Maison du juge (31 janvier 1940)